

**La conception de la femme dans la trilogie
« Algérie » de Mohammed Dib**

**Aïcha Aïdat
Directrice de mémoire :
Margareth Wijk**

Table des matières

Table des matières	1
1. Introduction.....	2
2. But et méthode	4
3. Résumé de la trilogie	4
3.1 La grande maison.....	4
3.2 L'incendie	5
3.3 Le métier à tisser.....	6
4. Analyse	6
4.1. La focalisation d'Aïni.....	6
4.2 La relation d'Aïni avec ses enfants	7
4.3 La relation d'Aïni avec son entourage	8
4.4. Mama de BniBoublen.....	8
5.1 Le combat de la femme pour survivre.....	9
5.2 L'époque coloniale.....	10
5.3 La situation sociale	11
5.4 La fabrication de la femme.....	12
5.5 L'école	13
5.6. Dar Sbitaroul'espace-femme	14
5.7 L'amour	16
5.8 L'obéissance	17
5.9 La femme-mère.....	18
5.10 La femme et la politique.....	18
6. Conclusion	20
7. Bibliographie	22

1. Introduction

La femme est présente dans la littérature mondiale depuis le début des temps, mais la façon dont on l'a présentée diffère d'une époque à l'autre et surtout d'une culture à l'autre. On a pu voir des mouvements qui ont essayé de défendre la cause de la femme pour établir une égalité sociale entre les deux sexes. La femme a fait des pas géants vers son émancipation et contre son exclusion sociale. Elle a en effet, grâce à la législation, obtenu autant de droits que l'homme, mais cela reste insuffisant, en plus que l'homme dans certain cas n'arrive pas à oublier sa transcendance historique pour assimiler la réalité.

Dans la littérature la femme est passée de protagoniste à être écrivaine elle-même. Aujourd'hui l'étude de la condition de la femme constitue même un genre littéraire : *gender studies* dans beaucoup d'universités dans le monde entier. Mais la situation de la femme dans le monde arabe par rapport à celle de l'occident reste pourtant conservatrice. En plus des traditions ancestrales qui accablent la femme dans le monde arabe, la période de la colonisation occidentale, notamment en Algérie, a laissé son effet dans la société entre autre l'analphabétisme et la pauvreté. Une grande partie de la population est restée dans l'obscurité absolue et dans des cas pareils c'est la femme qui est la première victime de cette injustice. Durant la colonisation française, il a fallu des dizaines d'années avant que les écrivains indigènes commencent à comprendre leur tâche qui est de révéler la vérité du colonialisme à travers la description des problèmes de leur société qui est restée une société figée.

Mohammed Dib est l'un de ces écrivains algériens qui ont pris cette responsabilité. Avec son réalisme et son engagement, il a fait connaître l'Algérie dans le monde littéraire durant la colonisation française. On a vu naître une nation dans ses écrits. Dans sa trilogie intitulée *Algérie*, il fait appel à une révolution, Jean Déjeux écrit dans son livre, *La littérature algérienne contemporaine* que Mohammed Dib « a voulu d'abord être témoin de sa société et de son temps¹. »

Né à Tlemcen en 1920, il y suit des cours à l'école française, puis fait des études à Oujda, au Maroc. Il sera tour à tour, fabricant de tapis, comptable et instituteur. Entre 1942 et 1944, il a été interprète des alliés à Alger. En 1947, il a dessiné des maquettes et contrôlé des tapis à

¹ J. Déjeux, *La littérature Algérienne contemporaine*, Presses universitaires de France., coll. Que sais-je ?, n° 1604, Paris, 1979, p. 67

exemplaire unique. En 1950-1951, il a été reporter au journal Alger républicain². Il a côtoyé de nombreux écrivains connus tels que Kateb Yacine³ et Albert Camus. Depuis 1946 Dib a écrit des poèmes, ensuite il a entamé le monde du roman sans cesser d'être poète du premier rang. En 1952, *La grande maison*, le premier volume de la trilogie est publié. Le deuxième volume *L'incendie* paraît en 1954 et le troisième *Le métier à tisser* en 1957.

Cette trilogie est placée par les critiques dans la période « réaliste » de Mohammed Dib. Elle a vu le jour dans le contexte de la décolonisation des années 50. Cette période est appelée par l'écrivain Jean Déjeux la période « du témoignage et du dévoilement⁴ ». Elle trace la vie quotidienne des Algériens pendant une période qui s'étend de la veille de la seconde guerre mondiale au débarquement des forces alliées en Algérie 1942. Et comme le dit Amhis-Ouksel dans son livre, *Dar Sbitar* à propos de la trilogie: « Toutes les couches sociales apparaissent à travers un regard lucide et vrai. Avant l'indépendance, Mohammed Dib dénonce l'exploitation, l'injustice sociale et, en même temps, met l'accent sur la prise de conscience⁵. »

La trilogie a vu le jour dans le contexte de la décolonisation, elle est, pour ainsi dire, une autopsie sociologique de la société algérienne pendant la colonisation française. C'est un témoignage sur la détresse et l'espoir des Algériens. Dans les trois romans de Mohammed Dib la description des personnages et des lieux est si éminente qu'elle classe l'auteur dans le « courant ethnographique » des années 1950.

Dans les trois romans les femmes sont toujours présentes, mais à l'intérieur. La femme est mise dans son cadre familial traditionnel, c'est une femme obéissante à son mari dont elle dépend. Elle s'occupe de sa maison et de ses enfants. On y trouve la mère de famille, la jeune adolescente, la célibataire et l'ouvrière. Certaines vendent leurs ouvrages faits à la main au marché. Quelques filles occupent aussi un travail manuel dans des manufactures. D'autres, comme Aïni, emportent le travail à faire à la maison. Le travail de la femme reste un signe d'infériorité sociale, mais, ces femmes n'ont pas d'autre choix.

La grande maison baptisée (Dar Sbitar) « était destinée à des locataires qu'un souci majeur d'économie dominait⁶. » Elle a en commun des facilités comme le puits d'eau et les toilettes. Il est difficile de savoir le nombre de tous les habitants : « Dar- Sbitar était pleine comme une

² Alger républicain est un quotidien algérien proche des milieux socialistes fondé en 1938 par Pascal Pia.

³ Kateb Yacine (1926-89), écrivain algérien.

⁴ Bonn, Charles, *Lecture présente de mohammed Dib*, ENL. Alger, 1988, p.12

⁵ D. Amhis-Ouksel, *Dar Sbitar une lecture de la grande maison de Mohammed Dib*, Casbah Éditions, Alger, 2006, p.11

⁶ M. Dib, *La grande maison*, Dahleb& Bouchène, Alger, 1995, p.61

ruche⁷. ». Dar Sbitar est un lieu d'un caractère à part entière dans cette histoire. Ici le milieu féminin est traditionnel.

2. But et méthode

Il serait intéressant de faire une étude analytique sur la situation de la femme algérienne durant la colonisation française de l'Algérie à travers les personnages féminins de cette trilogie. Dans le premier tome *La grande maison*, l'écrivain s'est concentré sur Aïni, le personnage féminin principal du roman. On va donc suivre son quotidien de femme algérienne traditionnelle qui représente ainsi la majorité des femmes à l'époque. Aïni est aussi présente dans les deux autres romans, mais dans le deuxième tome *L'incendie* on s'approche des femmes de la campagne dont la plupart sont des paysannes ou femmes de cultivateurs et dans le troisième tome *Le métier à tisser*, la femme est moins présente, mais cette absence pourrait cependant être aussi parlante. Le plus intéressant c'est qu'on y retrouve Aïni comme on la retrouve dans *L'incendie*. Aïni est donc le personnage féminin principal de la trilogie, encore que ce soit son fils qui est au centre du récit. À travers la trilogie de Dib, on analysera la présence de la femme et son rôle dans la société algérienne.

L'Algérie a été influencée par plusieurs civilisations qui ont laissé leurs traces dans la société. Et pour mieux comprendre d'où vient cette exclusion de la femme en Algérie, on va faire un survol historique sur la situation de la femme algérienne avant et pendant la colonisation française.

3. Résumé de la trilogie

3.1 La grande maison

La grande maison appelée « Dar-Sbitar » est située à Tlemcen. Elle est le lieu principal des événements du roman. Dans la maison habitent plusieurs familles algériennes pendant la période de la colonisation française de l'Algérie. Dib décrit leurs misérables quotidiens avec des détails très réalistes.

Aïni est une jeune veuve d'une trentaine d'années. Elle est la mère de trois enfants, un garçon Omar et deux filles Aouïcha et Meriem. Cette famille occupe une pièce dans la grande maison. Aïni est seule à prendre en charge ses enfants et sa mère handicapée. Après avoir

⁷ Ibid, p. 61

essayé plusieurs métiers, elle travaille, à partir de chez elle, pour un Espagnol. Elle pique à la machine des empeignes d'espadrilles et elle est payée par nombre de douzaines qu'elle arrive à fournir chaque semaine.

À Dar-Sbitar habite aussi une autre veuve, Zina et sa fille adolescente Zhor, ainsi que Fatima, une femme répudiée qui a ses enfants à sa charge. Elle vit avec son frère Hamid Saraj, un intellectuel nationaliste traqué par la police. Menoune qui représente la voix de La grande maison- Dar Sbitar- à travers ses chants lamentables, est aussi répudiée à cause de sa maladie inexplicable. Elle est privée de ses enfants par son ex-mari. Elle vit avec sa mère. Les autres familles ne sont pas plus favorisées qu'Aïni et sa famille.

Dans le roman on trouve bien d'autres femmes qui sont un peu plus privilégiées qu'Aïni , mais elles n'habitent pas à Dar Sbitar. Elles sont représentées surtout par la cousine d'Aïni , Lalla Hasna qui rend souvent visite à Aïni.

3.2 L'incendie

Dans *L'incendie*, les événements se passent pendant la deuxième guerre mondiale. On se trouve à Bni Boublen. Un petit village perché dans les montagnes, proche de Tlemcen. Mama, la fille aînée de Zina, une des habitantes de La grande maison, y vit. Elle a été précocement mariée avec un cultivateur, Ali Kara. Mama est une femme malmenée par son mari, mais elle le supporte parce que chez lui elle peut manger à sa faim. Omar et Zhor se rendent souvent à Bni Boublem, ici ils trouvent la liberté et ils y sont en contact directe avec la nature et les paysans. Omar voit que les fellahs- les paysans arabes- qui travaillent pour les colons s'organisent entre eux. Hamid Saraj leur rend visite et tient des meetings avec eux. Ils ont commencé à se rendre compte de leur condition de vie lamentable. Ils décident de faire grève. Pendant la nuit, le feu prend à leurs gourbis⁸ et les grévistes sont accusés par les gendarmes d'être des incendiaires. Les meneurs présumés sont arrêtés. Dans *L'incendie* la présence des femmes est moins importante que dans *La grande maison*, mais leur misère est plus atroce. Les femmes sont martyrisées par le travail. Plusieurs hommes ont été envoyés en prison ou pour faire la guerre en France aux côtés des Français. Ils laissent leur mères et leur femme avec les enfants dans l'inquiétude de l'attente sans tuteur ni revenu.

⁸ Gourbi: Dans l'Afrique du Nord traditionnelle, habitation élémentaire, uniquement éclairée par la porte. D'après Larousse : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gourbi>

3.3 Le métier à tisser

Le roman, *Le Métier à tisser*, parle du monde des artisans algériens. Omar, le héros de la trilogie est devenu un adolescent. Il fait son apprentissage, chez un tisserand. C'est dans un sous-sol sombre et mal aéré qu'il travaille avec d'autres hommes et jeunes apprentis.

Il entend les discussions interminables des tisserands qui tournent toujours autour de leur situation misérable ce qui lui approche du maleur de son pays. La deuxième guerre mondiale a empiré la situation des paysans et la ville de Tlemcen est envahie par des mendiants venants de la compagne. Dans ce roman, la présence de la femme est très rétrécie, puisqu'il s'agit seulement d'Aïni, quelques mères et des mendiantees.

4. Analyse

4.1. La focalisation d'Aïni

Aïni est analphabète pleine de volonté, toujours en mouvement, elle n'a pas de moments libres que pour faire sa prière. Elle mène un combat assidu pour survivre et assurer son existence comme mère par rapport à ses enfants et comme fille fidèle par rapport à sa mère. Mais, les moyens de gagner l'argent sont limités. La grand-mère handicapée a été abandonnée par le frère d'Aïni, ce frère est invisible. Il ne porte même pas de nom.

Des cousins l'aident de temps à autre, mais cette aide n'est pas très généreuse.

Selon les traditions tous les proches s'entraident et les membres riches de la grande famille s'occupent des proches pauvres, mais dans le cas d'Aïni qui souffre sous un lourd fardeau, on l'aide rarement. Aïni pique à la machine, du matin jusqu'au soir, des empeignes d'espadrilles au compte d'un espagnol contre une petite somme d'argent qui ne suffit pas pour manger tous les jours. Elle se plaint en montrant son salaire à ses enfants : « Vous pensez que c'est peu ? Quand on a détruit son existence à force de travail, voilà ce qu'on gagne...⁹ »

Aïni cherche en vain une issue à sa misère. Une fois fatiguée par sa charge, elle a essayé de faire de la contrebande, se rendre à Oujda, une ville marocaine frontalière. C'est une aventure à haut risque, mais elle ne tarde pas à l'essayer : «(Qui a vu une mauresque se plier à une formalité¹⁰ ?) ». Comme elle est très pauvre elle est bien obligée d'être autoritaire et de bien

⁹ M.Dib, *L'incendie*, Dahleb & Bouchène, Alger, 1995, p.156

¹⁰ M. Dib, *La grande maison*, p.110.

gérer le peu d'argent qu'elle gagne. Pendant la nuit, quand elle se couche côte à côte avec ses enfants, elle commence à compter les bénéfices qu'elle va se faire après son voyage à Oujda.

4.2 La relation d'Aïni avec ses enfants

Le nom d'Aïni est un nom symbolique qui veut dire mon œil ou bien ma source. C'est un nom qui témoigne d'un sentiment profond de tendresse. Mais les enfants n'entendent d'elle que des injures, elle insulte cette situation qui a fait d'elle une machine qui roule sans atteindre le but. Elle maudit son mari, mort, qui repose en paix tandis qu'elle souffre. Elle ne se sent plus femme. Elle a perdu toute trace de féminité: « Depuis longtemps, tout ce qui fait le charme d'une femme avait disparu chez elle. Efflanquée, elle avait aussi la voix et le regard durs¹¹. » L'amour, elle n'a pas le temps d'y penser, elle l'éprouve pour ses enfants sans le manifester. Malgré sa misère et la charge de sa mère, elle garde ses enfants chez elle. La faim et l'angoisse règnent chez elle, ce qui ne laisse pas la place aux sentiments tendres. Pourtant c'est une famille unie. Omar est rattaché à sa mère. Il n'a pas eu l'idée de vivre dans la rue comme le font les autres enfants. Il a un toit qui l'abrite. Il accompagne sa mère quand elle va chercher sa paye chez l'Espagnol pour qu'il vérifie et recompte la somme d'argent, puisque sa mère ne sait pas compter. On voit déjà qu'Omar a commencé à occuper sa place comme l'homme de la famille. Les filles aident leur mère dans son travail ménager. Aïni ordonne directement les filles, jamais le garçon. Quand Aïni reçoit sa paye, elle réunit tous ses enfants autour d'elle pour les faire participer au souci de la famille : « Rien que pour le pain, vous voyez combien il en faut, disait la mère. Pour les autres choses, n'y pensons pas¹². » Les enfants qui l'entourent pour voir sa paye rêvent des régals qu'ils peuvent s'en offrir. Aïni ne tarde pas à freiner ces rêveries avec des cris ou des insultes. Elle est très sévère et inhumaine à l'égard de sa propre mère. Elle souffle toute sa rancune contre son propre frère sur cette vieille. Elle lui fait entendre que c'est lui, l'homme, d'après la tradition qui doit garder et soutenir sa mère. Aïni est humble face aux gens du « bien ». Elle se prosterne devant le maître-tisserand qui a accepté d'embaucher son fils, du moment que sa femme l'a mal accueillie.

¹¹ Ibid p. 113.

¹² Ibid, p. 115

4.3 La relation d'Aïni avec son entourage

Les autres locataires de la grande maison sont plus représentés par des femmes, les hommes ne sont qu'une ombre humaine. Dans sa vie comme femme mariée Aïni a souffert de la dominance de son mari soûlard, mais après sa mort elle s'est trouvée seule infortunée devant une lourde responsabilité. Elle n'a pas le temps de se faire des relations intimes avec les autres voisines. Elle se querelle souvent avec elles à cause du bruit de sa machine à coudre, mais elles se réconcilient rapidement, ce sont des misérables qui vivent du jour au jour et ne comprennent pas la cause de leur misère. La visite de Lalla Hasna, une cousine aisée est un événement chez Aïni, elle lui porte des croûtes de pain sec. Le mot « Lalla » est un titre de noblesse qui précède le prénom des femmes riches. La cousine Lalla Hasna, comme toutes les femmes de sa classe sociale, est hautaine et Aïni doit montrer une déférence à son égard. Lalla a un autre discours que celui d'Aïni vis-à-vis des événements sociaux et politiques et du militant Hamid Saraj qu'elle le prend pour un coupeur de route.

4.4. Mama de Bni Boublen

Mama, une figure de *L'incendie*, la fille de Zina. Elle vit à la campagne. Son mari Ali Kara est plus de deux fois plus âgé qu'elle. À lui, elle n'avoue que la haine. Malgré le fait qu'un malentendu existe entre les deux conjoints, c'est le seul couple qui se présente en complet, femme et mari. En dépit des coups qu'elle reçoit de son mari. Mama ose l'affronter pour dire ce qu'elle pense de ses comportements troublants envers les paysans et envers sa sœur Zhor qui vient souvent en visite. Elle ne cesse d'exprimer son mécontentement vis-à-vis de ses complots avec les colons contre les paysans. À cause de cette audace, elle est châtiée par ce rustre mari. Dans une violente scène de *L'incendie*, on trouve Mama après avoir été battue par son mari, elle se couche par même le sol avec ses plaies ouvertes sur la figure et dans l'âme. Elle ne baisse pas les bras dans ce combat que lorsque ses forces s'écroulent :

« Puis elle ne chercha plus à se libérer ou à éviter les coups. Elle recevait des gifles sur le visage avec indifférence [...] mais il(son mari) la vit faire quelques pas dans la pièce, et elle alla s'asseoir. Puis elle s'étendit au même endroit¹³. »

¹³ M. Dib. *L'incendie*, Dahleb & Bouchène, Alger, 1995, p. 197-198

5.1 Le combat de la femme pour survivre

En général la situation de la femme arabe a toujours été controversée. Dans la plupart du temps la femme était exclue de la vie extérieure de la maison, sauf exception.

L'autorité paternelle puis maritale ont donc été très forte. La situation très inférieure de la femme a fait d'elle une chose vendue à son insu au nom du mariage, la femme vivait l'esclavage non annoncé.

L'islam a sacralisé quelques coutumes, d'autres lui ont résistés. Il a consacré la séparation entre les deux sexes y compris les tâches et l'espace. Dans son ouvrage : *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, Jean Déjeux reprend la règle islamique à l'égard de la femme : « la femme devant être protégée des regards extérieurs, ne devant pas être une *fitna* (une épreuve troublante pour les hommes), mais devant être voilée devant les étrangers¹⁴. » Toutes ces instructions font que la communication entre les deux sexes ne doit pas avoir lieu sans qu'il y a un cas de nécessité. Dans ce cas, en plus du voile que la femme doit garder, un parent de la femme y doit assister. Les yeux des deux doivent être baissés et la voix de la femme doit être basse et sans complaisance dans les paroles. Les femmes du roman tout en étant démunies ne sont pas entièrement soumises. Cependant, ils n'ont pas le droit de conquérir les milieux masculins. Comme le dit Jean Déjeux : « Lorsque la femme investit l'espace masculin, rompant l'équilibre de la société, dépassant les normes traditionnelles [...] Des hommes diront qu'elle dépasse la mesure¹⁵. » Aïni est accompagnée par Omar quand elle est allée lui chercher du travail chez un maître-tisserand, pour ne pas être en tête-à-tête avec un homme étranger. Pendant cette rencontre la femme du maître-tisserand la surveille de loin avec méfiance. Dans plusieurs domaines la tradition est plus féroce contre la femme que la religion, dans d'autres, on confond les deux et on ne peut plus savoir la différence. Khalida Messaoudi, ministre de la culture algérienne et ancienne militante¹⁶ pour les droits de la femme, dit dans son livre *Une Algérienne debout* qu'elle a écrit avec Elizabeth Schemla : « L'islam, chez nous, a été obligé de s'incliner devant le droit coutumier¹⁷. » Dans de nombreux

¹⁴ J. Déjeux, *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, La Boîte à Documents, Paris, 1987, p. 316.

¹⁵ Ibid, p. 316.

¹⁶ De son nouveau nom Khalida Toumi s'est alignée avec le pouvoir et ne fait rien pour évoluer la condition de la femme.

¹⁷ K. Messaoudi & E. Schemla, *Une Algérienne debout*, Paris, j'ai lu, 1995, p. 41. Cité par Oumerzouk, S dans son mémoire de DEA, *Essai d'une étude de la condition et des rapports homme-femme en Algérie à travers une approche socio-historique*. p.7-8

<http://www.dhdi.free.fr/recherches/etudesdiverses/memoires/oumerzoukmemoir.htm>

cas, ce droit coutumier ne favorise pas la condition de la femme. Avec le temps il s'est confondu à la religion.

Avant la colonisation française, la femme algérienne n'a pas été distincte de celle du Proche-Orient. Sous le toit d'un patriarcat, elle a subi une éducation traditionnelle qui l'a infériorisée à l'homme. On partage les tâches et l'espace entre homme et femme tout en considérant que les fonctions leur sont destinées selon leur sexe. Le rôle de la femme est réduit à entretenir le foyer et à plaire à l'homme, tandis que l'homme comme « mâle » doit veiller sur les coutumes que la femme doit respecter. C'est la femme qui fait l'honneur de la famille, on juge la famille à partir de la façon dont elle élève ses filles.

5.2 L'époque coloniale

L'Algérie a été occupée par la France pendant plus d'un siècle et durant cette période la colonisation pèse sur le pays. Les habitants ont vu leur situation se dégrader de jour en jour, sans vraiment comprendre pourquoi. La femme en étant l'élément faible dans la société c'est toujours elle qui subit les conséquences du changement des conditions de vie. À l'époque, même la condition de la femme française n'a pas été favorable, mais plus au moins meilleure que celle de la femme algérienne. Les Français n'ont pas cherché à faire évoluer la situation sociale des indigènes. Un décret est paru en Algérie en 1854 organisant les actes de l'état civil concernant les naissances et les décès des Arabes, mais pas le mariage et la répudiation. Dans son livre, *Étude Sur L'Islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie (1868)*, E. Meynier explique cela : « Le motif en est facile à saisir ; pour nous, le mariage est certes l'acte le plus sérieux ; [...] pour l'Arabe polygame, le mariage est une affaire de plaisir¹⁸. » Cette phrase de Meynier est choquante, mais cela est une vérité. La méfiance entre les deux communautés a fait que le système patriarcal a été accentué. Ce qui a fait que la place de la femme est restée figée dans une société archaïque.

La femme algérienne a cependant été présente dans les insurrections contre tous les conquérants, de l'Antiquité à la colonisation française, mais on a vite oublié sa lutte dès que les révoltes ont cessé et la femme retourne à son quotidien.

¹⁸ E. Meynier, *Étude Sur L'Islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie (1868)*, Réédition Kessinger Publishing's, La Vergne, USA ; 2010, p. 147

5.3 La situation sociale

Selon la tradition algérienne, la femme n'a rien à faire en dehors du foyer. On a l'habitude de dire que la femme a trois sorties à faire dans sa vie, la première du ventre de sa mère, la deuxième pour aller à la sépulture nommée le domicile conjugal, et la troisième pour être emmenée au cimetière après sa mort. Les femmes de *La grande maison* ne suivent pas cette règle à la lettre, mais elles ne sortent de chez elles que rarement, enveloppées dans un « Haik » une voile blanche qui couvre tout les vêtements de la femme. On laisse aux hommes les tâches de l'extérieur même s'il sont très jeunes. Omar, le fils unique d'Aïni partage avec sa mère, les responsabilités en dehors de la maison. C'est lui qui prend en charge les petites tâches de l'extérieur. Il fait même des petites courses pour une voisine. Il accompagne sa mère quand elle fait ses commissions, tout simplement pour avoir un homme à ses côtés. Une femme seule dans la rue est mal vue par les hommes. Malgré que Aïni en étant une pauvre veuve, elle est exceptée de certaine mesure sociale.

Pour cette raison l'écrivaine Fadela M'rabet évoque ses souvenirs de vacances à Collo : « petite ville du littoral constantinois qui, dans les années quarante, avait les allures d'une ville monacale " ou " chaque maison semblait un monastère où des nonnes, cloîtrées depuis l'âge de la puberté, servaient les hommes d'aujourd'hui et célébraient ceux d'hier. [...]Elles ne sortaient de la maison que pour le cimetière ou pour cet autre tombeau qu'était le domicile conjugal" Car au-delà des portraits de famille, l'auteur dresse la tragique condition des femmes algériennes au sein d'une société machiste, voire haineuse à leur égard¹⁹. » Par contre Aïni est fière de son travail si pénible qu'il soit et de ses enfants qui symbolisent sa fertilité. Un jour, elle s'est disputée avec la propriétaire. Elle lui dit : « As-tu jamais travaillé une journée de ta vie, femme stérile²⁰ ? » Zina est la voisine et la confidente d'Aïni. Elle est la mère de cinq enfants dont deux filles, Mama et Zhor. Son mari défunt était un syndicaliste, un militant qui voulait faire fonctionner ses idées à lui, mais sa femme n'y comprend rien :

¹⁹ F. M'rabet, *Une enfance singulière*, Balland. Passage copié du site internet :

<http://www.afrik.com/article5901.html>

²⁰ M. Dib, *La grande maison*, Dahleb & Bouchène, Alger, 1995, p.90-91.

« Pauvre femme, nous ne comprenions rien à ces choses-là. Nous laissons faire et nous taisions²¹. » s'exclama -t-elle.

5.4 La fabrication de la femme

La scolarisation des enfants et surtout des filles n'est pas importante. Aucune femme de la trilogie n'a été à l'école. On ne peut pas parler d'une éducation dans un contexte pédagogique mais d'une éducation lacunaire que les filles reçoivent de mère en fille d'une façon directe ou indirecte. Cette éducation est un dressage des filles pour bien jouer le rôle de femme soumise et obéissante. La mère a une influence terrible sur les mœurs de ses filles. Bien qu'elle souffre elle-même de son statut, elle est attachée aux coutumes et elle les transmet à sa fille quoique soit ces coutumes déterminent son rôle de femme hors du temps. « On ne naît pas femme : on le devient²². » Cette phrase de Simone de Beauvoir correspond exactement à la situation de ces femmes. Dans la trilogie de Dib qui reflète une société algérienne phallocratique, l'analphabétisme est répandu entre les indigènes quelle que soit leur classe sociale ce qui a aidé à opprimer la femme dès sa naissance puisque les filles ne sont pas bienvenues dans le monde et la mère peut être répudiée si elle n'engendre que des filles.

Pour l'avenir Aïni compte sur Omar, le garçon, une fille ne vaut rien pour elle, c'est un fardeau en plus, on doit la nourrir, et surtout la surveiller de près pendant la puberté. Elle ajoute dans une conversation avec sa cousine dans *La grande maison* : « Elle est pire qu'un aspic, à cet âge-là. Elle vous fait des bêtises dès que vous tournez le dos. Ensuite il faut se saigner les veines pour lui constituer un trousseau, avant de s'en débarrasser²³. » Il n'y a pas d'aussi dur que d'entendre une mère se plaindre de ses propres filles qui travaillent et l'aident avec leurs payes. Être une femme veut dire n'avoir aucune valeur. C'est un juron. Tante Hasna qui n'est jamais contente d'Omar dit de lui : « Ce n'est qu'une femelle. Hon! Et encore une fille vaut mieux que lui²⁴. » Elle est de l'avis de Aïni et celui de toute la société que la fille est une charge de plus pour sa famille.

²¹ M. Dib, *Le métier à tisser*, Dahleb & Bouchène, Alger, 1995, p. 57-58

²² S. De Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tome II, Paris, Gallimard, 1949, p. 13.

²³ M. Dib, *La grande maison*, p.76

²⁴ Ibid, p.73-74

5.5 L'école

Comme on l'a déjà dit, dans cette trilogie de Dib l'école n'a aucun rôle dans la vie de la majorité des citoyens algériens, qu'ils soient riches ou pauvres, surtout à Dar Sbitar. Les femmes en sont conscientes du bien-fait du savoir, mais elles ne comprennent pas vraiment à quoi il est utile même pour les hommes. Pendant son enfance, Omar été le seul habitant de Dar Sbitar qui va à l'école tandis que ses deux sœurs sont restées à la maison jusqu'à l'âge de l'adolescence où elles ont commencé à travailler dans une manufacture. Aux filles, on apprend à être de bonnes ménagères.

À l'école on sent plus la différence entre les deux sociétés. M'Rabet qui a fait l'école française, écrit dans son livre, *Une enfance singulière* : « Le monde de l'école et celui de la maison étaient juxtaposés et totalement étrangers. Là, on parlait français, ici, l'arabe. Les deux communautés non seulement s'ignoraient, mais se méprisaient²⁵. »

Lorsque Omar revendique des vêtements et des livres pour la prochaine rentrée scolaire, Aïni lui crie: « - Nous en avons assez, s'écria-t-elle, de cette école ! Ha haï ! Espères-tu devenir ministre²⁶ ? »

Même Lalla Hasna, qui est aisée a une attitude méprisante à l'égard de l'éducation scolaire d'Omar qui a abandonné son apprentissage chez un coiffeur pour ne pas rater ses cours : « Ceux qui n'ont pas mis les pieds dans une école meurent de faim ? L'instruction n'est pas pour toi, ver de terre²⁷. »

L'art de lire est un miracle à Dar Sbitar. Les femmes ne peuvent pas croire que Hamid Saraj, qui est un homme, sait lire jusqu'au jour où elles ont pu le voir de leurs propres yeux : « Elles regardèrent désormais Hamid comme celui qui serait en possession d'une force inconnue. La considération dont il jouissait à leurs yeux grandit dans une proportion presque inimaginable²⁸. »

De sa propre expérience Mohammed Dib écrit dans *Tlemcen, ou les lieux de l'écriture* :

« Ce sont, au fait, les prémisses de l'écriture, les premières expériences, les questions reflétant la curiosité des femmes:
" Tu écris des lettres ?"
- Non, j'écris pour moi.

²⁵ M'Rabet *Une enfance singulière*, Balland. Passage copié du site internet : www.afrik.com/article5901.html

²⁶ M.Dib, *L'incendie*, Dahleb & Bouchène, Alger, 1995, p.155

²⁷ M. Dib, *La grande maison*, p. 74.

²⁸ Ibid, p. 56.

De brusques rires d'incrédulité accueillait ma réponse...²⁹ »

Dans la trilogie, les femmes ont du respect pour les gens instruits, mais elles sont impuissantes face à l'ignorance : « Nous ne comprenons pas toujours. Qu'est-ce que nous sommes. Une pauvre femme, sans plus. Nous n'avons pas été instruites et préparées à connaître³⁰. » dit Zina.

On sent une résignation due à l'ignorance et l'absence de vision futur. Les gens se livrent complètement au destin.

Puisque l'éducation sexuelle est inconcevable pour les habitants de Dar Sbitar, les jeunes filles non mariées apprennent des secrets de la vie conjugale du bouche-à- l'oreille par les autres filles qui sont mariées. Dans *Le métier à tisser* Dib raconte : « Zhor avait quitté son mari quelques jours plus tôt [...] les jeunes filles se montraient avides de connaître ce qu'avait été pour elle le mariage³¹. » Le fait d'ignorer l'autre sexe est une vertu, ce qui laisse place à la simple curiosité et à l'imagination.

5.6. Dar Sbitar ou l'espace-femme

Comme la femme doit être à l'abri de la vue des hommes de l'extérieur, l'architecture de Dar Sbitar est conçue à protéger les femmes des regards des étrangers. La bâtisse est située une marche en bas de la chaussée avec un vestibule en forme de coude. Du matin au crépuscule Dar Sbitar devient l'espace féminin. Les hommes travaillent à l'extérieur ou partent pour le café : « Les hommes sortaient tôt, aussi les apercevait-on rarement³². » Quand un des hommes rentre les femmes qui causent dans le patio se taisent pour lui manifester leur respect.

La journée de ces femmes passe dans des futilités, des cris et des querelles, parfois, violentes. Mohammed Dib décrit la mal-vie de ses personnages qui les a transformés en êtres proches des fauves, il utilise des verbes et des expressions qui désignent les animaux pour parler d'eux, comme « pattes molles », « elles piaulèrent », « glapissement », « elles dégoisaient », « jacasser », « caqueter » « n'ouvre pas le bec ». Leur humanité est défigurée par la proximité et l'exploitation. Le regard intérieur blesse, on n'aime pas se regarder et on n'aime pas le

²⁹ Benloula, Nasira, « Il y a un an disparaissait Mohammed Dib » article publié sur le site du quotidien algérien Liberté, 5/5/2004, Édition 3528, www.liberte-algerie.com/edit.php?id=23657.

³⁰ M. Dib, *La grande maison*. p. 57

³¹ M. Dib, *Le métier à tisser*, p.37

³² M. Dib, *La grande maison*. p. 69

regard de l'Autre qui est l'étranger. Ce sont des êtres qui vivent sans savoir le motif de leur existence.

Comme Aïni et ses filles toutes les femmes pauvres sont efflanquées, défigurées, « leur féminité sacrifiée », du moment que les femmes aisées sont une boule de chair au visage charnu. Tante Hasna, par exemple, débordait de chair de tous les côtés. En regardant sa mère, Omar la compare à tante Hasna. Il constate que sa mère paraît la plus vieille des deux, quoiqu'elle soit la cadette. Seule Zhor est bien décrite dans sa beauté et sa jeunesse. Mais elle aussi, après son mariage, elle a perdu cette grâce qu'elle avait dans *L'incendie*, Khadda écrit à ce propos: « (elle) a rejoint le troupeau de ses consœurs maltraitées³³. » En la voyant de loin, à Dar Sbitar, Omar pense « Qu'elle avait changé !³⁴ »

Pour l'homme, Dar Sbitar est une prison, mais les autres prisonnières n'en tiennent pas compte. Pour elles, la vie est établie depuis la nuit des temps et elles ne cherchent pas à comprendre. Même la femme y compris Aïni, enfonce l'idée qui dit que sa place est à la maison tandis que la place de l'homme est à l'extérieur. Sans compter les conséquences que peuvent avoir la rue sur les mœurs d'un petit garçon, elle s'adresse à Omar qui ne veut pas sortir dehors: « - Va les hommes ne sont pas fait pour la maison³⁵. » Comme il refuse de sortir sa mère se fâche et l'appelle fille pour l'insulter. « Tu n'as pas honte fille !³⁶ »

Les femmes arabes ne sont pas confrontées aux femmes européennes qui vivent dans la même ville, dans un autre monde. Fadéla M'rabet témoigne de cette situation dans son livre, *Une enfance singulière* où elle se souvient de son enfance en Algérie coloniale : « Ce qui me frappait déjà, à l'époque, c'était l'incommunicabilité des deux sociétés³⁷. »

La femme française en Algérie jouissait d'un statut très libéral et civilisé en comparaison avec celui de la femme algérienne ce qui peut évoquer directement le refus total de l'une et de l'autre. Les politiciens algériens ont refusé toute sorte d'intégration ou d'assimilation. Pour désigner les riches et les pauvres Mohammed Dib partage la société en deux, les gens qui

³³ N. Khadda, *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse*, p.125

³⁴ M. Dib, *Le métier à tisser*, p.38

³⁵ M. Dib, *La grande maison*, p.11

³⁶ Ibid, p.11

³⁷ M'rabet *une enfance singulière*. Édition Balland. Passage copié du site internet : www.afrik.com/article5901.html

mangent, les Français et les Arabes riches, et les gens qui ne mangent pas, qui sont les pauvres.

5.7 L'amour

Dans une telle société l'amour est un péché et signe de faiblesse ou de déraison. Tout en étant interdit pour les femmes honnêtes, l'amour est permis, disons, toléré pour les hommes même en dehors du domicile conjugal. Il faut faire la différence entre la femme-mère et la femme-objet. Dans *Le métier à tisser* un tisserand parle ouvertement de sa passion à Zaza, la prostituée. Or cette amour est éphémère et le tisserand paraît frivole. Le sentiment de l'amour est ignoré par la plupart. Une femme n'a pas à se plaindre si elle est logée et nourrie. Elle doit produire des enfants, de préférence, des garçons. Comme le dit A. Al Farri dans son livre, *La représentation de l'ambivalence vis-à-vis de l'islam. Le roman maghrébin et subsaharien. Regard croisé* : « Le plaisir sexuel est une affaire d'homme³⁸. » Pour appeler ou parler de son mari la femme ne doit jamais utiliser son prénom et vice-versa Zina l'appelle « notre homme » ou « Lui » et Lalla Hasna l'appelle « l'autre ».

À Dar Sbitar, un amour enfantin, naïf est né entre Omar et Zhor. Cette sensation non identifiée est restée secrète. Khadda écrit dans son ouvrage *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse* : « Et même lorsque, dans *L'incendie*, Omar découvre le secret de la nudité de Zhor, sa réaction est de se sauver comme assailli par un mystérieux danger. Mis brutalement face à « l'inquiétante étrangeté » de la femme, sans doute confusément alerté par les préjugés de sa société où la femme n'est pas seulement accusée de penser ou de commettre le mal, mais plus radicalement de l'incarner, Omar n'a d'autres recours que la fuite : " Soudain avec une résolution farouche, il cracha à trois reprises. Tfou ! Tfou ! Tfou ! Il se releva et du même mouvement fila d'un trait"³⁹. »

En parlant d'une cousine qui a commis une gaffe Aïni dit à Zina : « Quand une femme ouvre les yeux, c'est pour regarder un seul homme, son mari. Une jeune fille, il faut élever un bon mur entre elle et le monde⁴⁰. »

En même temps que les deux femmes causent dans la pièce d'Aïni, elles se rendent pas compte qu'Omar et Zhor étaient dans la pièce voisine, celle de Zina, en train de jouer

³⁸ A. El Farri, *La représentation de l'ambivalence vis-à-vis de l'islam. Le roman maghrébin et subsaharien. Regard croisé*, VDM Verlag Dr Müller, Saarbrücken, Allemagne, 2008.p. 66

³⁹ N. Khadda, *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse*, Édisud, Aix-En-Provence, 2003, P.125.

⁴⁰ M. Dib, *La grande maison*, p.65.

« l'amour » sans comprendre le sens de cette « affection inquiétante » Cet amour clandestin n'a jamais été reconnu, au contraire Zhor, après son mariage, devient étrangère à Omar.

5.8 L'obéissance

Selon le concept ancestral l'obéissance de la femme est synonyme d'une bonne éducation.

Pour que la vie conjugale dure, la femme, quel que soit son âge, doit supporter les caprices et les violences du mari. C'est pour ce but que les mariages précoces sont de coutume.

L'expression empirique nous enseigne que la jeune femme est une pâte que le mari peut modeler selon son goût. Voici la leçon que donne Zina à sa fille Zhor maltraitée par son mari, dans *Le métier à tisser* : « Lorsque sa fille (Zhor) lui eut conté par le menu tout ce qu'elle avait enduré, la vieille femme s'était contentée de répondre :

- Quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre, mais reste chez elle⁴¹. »

Au lieu de défendre sa fille, la mère de Zhor préfère fermer les yeux sur les violences subies par sa fille par crainte que celle-ci soit renvoyée à la maison ou même répudiée: « Déjà, à la première dispute entre Zhor et son mari, elle (la mère) avait préféré ne point intervenir, et fait grise mine à sa fille éplorée, craignant qu'elle ne lui revînt, renvoyée pour longtemps, et qui sait ? Peut-être même répudiée. Devant pareille éventualité, elle était prise de terreur⁴². » On peut croire que cette mère voit les choses d'un point de vue économique et social, à tout ça on ajoute que les règles de l'islam prescrit l'obéissance à l'homme comme une des obligations les plus indiscutables. L'obéissance à dieu doit passer par l'obéissance à l'homme, qui est le mari. Le Coran dit : « Et quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, puis reléguez-les dans des lits à part, battez-les. Si elles vous obéissent, cessez vos réprimandes⁴³. » Il faut souligner le mot « craignez ». Il suffit que l'homme craigne la désobéissance pour qu'il entre en action.

⁴¹. M. Dib, *Le métier à tisser*, p.38

⁴². M. Dib, *Le métier à tisser*, p.38

⁴³. Le Coran, chapitre 5, *Les femmes*, verset 34. Traduction personnelle à l'aide de plusieurs autres traductions françaises du même verset. On peut consulter ce site internet <http://www.youtube.com/watch?v=QAYQj5euJi8&feature=related>

5. 9 La femme-mère

La femme-mère se métamorphose, par contre, en caractère divin. Elle représente la sérénité et la puissance. Elle prend en charge la responsabilité des enfants en cette période dure. Les femmes veillent sur le foyer pendant l'absence des hommes. C'est à elles de se débrouiller pour calmer la faim des enfants et cette situation demande un caractère ferme avec une patience inlassable.

Le personnage du père est décrit par Dib, dans son roman, *La danse du roi*,⁴⁴ quand il dit que le père n'est jamais vu de près, il n'est que le violeur et l'engrosseur de la mère, c'est un reproducteur.

Malgré la relation tendue entre Omar et sa mère, il est très rattaché à elle par un amour secret. On sent son besoin d'amour maternel. Quand les agents de police sont descendus à Dar Sbitar, Omar a eu peur et sent un besoin immense de la présence de sa mère à ses côtés. La mère pour lui c'est la muraille infranchissable : « Sa mère, où était-elle ? Où était ce ciel tutélaire ?⁴⁵ » Un jour en examinant le visage sa mère qui dort, Omar eu l'idée qu'il va la perdre un jour, à cette pensée il a souhaité mourir pour que sa mère vive.

5.10 La femme et la politique

Dans les trois romans de la trilogie, la prise de conscience politique du peuple algérien de ce qu'est la colonisation est très lente. Mohammed Dib décrit le quotidien du « petit peuple » comme il l'appelle.

Par manque de conscience chez les femmes de la trilogie, elles sont toutes convaincues de leur sort dans la vie.

Faire la politique pour les habitantes de Dar Sbitar est une affaire des hommes à condition qu'ils ne dépassent pas les limites. Il ne faut pas qu'ils défient le Seigneur qui est le Français. L'engagement syndical dans sa plus humble présence n'est que pour les hommes. Amhis dans son livre *Dar Sitar* écrit « Dib s'explique sur cette absence des femmes : "Les femmes algériennes ne tiennent pas actuellement dans la société la place qui leur revient ; elles ne peuvent donc pas l'occuper dans le roman⁴⁶ ". »

⁴⁴. Roman de Dib publié en 1968

⁴⁵. M. Dib. *La grande maison*, p. 39.

⁴⁶. D. Amhis-Ouksel, *Dar Sbitar*, p.108-109.

Les jours qui ont suivi la perquisition chez Hamid Saraj, les femmes se sont mises spontanément à discuter de la politique d'une façon indirecte. Elles se demandent pourquoi Hamid Saraj est recherché par les agents de sécurité pourtant il est gentil et bien élevé. En même temps, elles se posent la question, pourquoi elles sont pauvres et misérables, par manque de connaissances, elles ne trouvent pas de réponse. Seule la tante Hasna tient le discours des Français, par appartenance sociale qui fait d'elle une alliée des colonisateurs. Quand les agents de police sont venus à Dar Sbitar, les femmes ont formé une défense dans la cour de la maison, les hommes sont restés chacun chez soi : « Ils n'allèrent pas plus loin que le seuil de chaque chambre⁴⁷. » Finalement une femme a ouvert la grande porte et a confronté les policiers, mais dès que ces derniers ont apparu dans la cour, toutes les femmes se sont dispersées, pour revenir les larguer à nouveau, comme le chant lamentable de Menoune et les cris de Fatima les a perturbés. Un geste semblable se produit à la campagne quand la gendarmerie est arrivée pour arrêter les fellahs accusés de l'incendie.

Les femmes ne manquent pas de courage quand il le faut, mais la société, qui est opprimée par le règne de la colonisation et les traditions ancestrales opprime à son tour la femme. Dans son livre, *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, Jean Déjeux dit : « La société traditionnelle demandait à la femme de demeurer à sa place, dans la bienséance, dans le bon ton (sans hausser le ton, sans crier, sans manifester même les sentiments et le désir⁴⁸.) » Mama est la seule femme dans la trilogie qui ose dénoncer l'injustice sociale devant son mari qui est allié aux colons. Son discours à elle, ne lui plaie pas. Elle est battue et humiliée à chaque fois qu'elle se hasarde à dire ce qu'elle pense. Mama est touchée par le départ de ses voisins pour la guerre de 1939, elle a entamé une discussion avec son mari tout en accusant les Français :

- « -Femme, ce sont là choses qui te dépassent.⁴⁹ » Puis il ajoute, en ricanant :
- « - On te mettra à leur place et tu diras aux gens ce qu'il faut faire.
- Je ne suis qu'une faible femme.[...]Mais je dis que l'autorité qui agit ainsi n'est pas juste. Et c'est vous, les hommes, qui devriez avoir honte...si vous avez un brin d'honneur...d'accepter ça. [...]
- Tu divagues !
- C'est bien. Je me mettrai une muselière, convint Mama. [...]
- Une femme ! Qu'allait-elle y comprendre⁵⁰ ? » Pense-t-il.

⁴⁷. M. Dib, *La grande maison*, p. 38.

⁴⁸. J. Déjeux, *Femmes D'Algérie*, p. 310.

⁴⁹ M. Dib, *L'incendie*, p. 108

⁵⁰. Ibid, p. 109

Mama critique spontanément la situation des paysans, sans faire parti d'une idéologie quelconque, mais ses paroles sont touchantes. Elle confronte un homme intolérant qui est son mari, tandis que Aïni et les autres femmes parlent de leur malheur, seulement entre elles-mêmes. On aperçoit chez Mama une lueur de femme révoltée, même si elle suit les propos de résignation de sa mère, Zina, dans certain cas.

6. Conclusion

Exceptant Mama de Bni Boublen, qui est transformée d'une adolescente vendue au nom du mariage à un homme plus âgé qu'elle de quelques décennies, à une femme qui peut s'exprimer devant son mari. L'histoire de Zhor, qui symbolise l'espoir et l'avenir, se termine dans l'anonymat. Les autres femmes de la trilogie, on ne les voit pas trop évoluer. Mais elles ont pu tenir le coup. Elles jouent leurs rôles d'épouses et de mères avec excellence. Elles subissent et endurent autant que les hommes. Elles veillent sur le foyer pendant l'absence des maris. Elles gèrent la faim des enfants affamés, ce qui n'est pas facile sur le point psychique et social. Cette peine les a forgées inconsciemment. En moment de perquisitions ou d'arrestations des hommes, elles sont là pour reconforter les leurs. Ce qui ne plait pas à la maréchaussée et marque le caractère solide de la femme. La femme n'est pas seulement la pleureuse qui déplore les siens emportés par la mort ou par l'armée française. Tous ses événements ont donné naissance à un réveil de la conscience commune qui a préparé les indigènes dont les femmes pour l'insurrection future.

Aïni est le modèle de la femme pauvre pleine d'énergie et d'ambition, capable et productrice. Elle est à plaindre, mais son dynamisme inspire la force. Elle est de ce genre de femme qui lutte sans cesse en comptant sur soi-même. Sans le savoir, elle vit une expérience enrichissante. Elle est l'exemple vivant de ce que une femme peut supporter. Et comme la domination va au pair avec la situation économique, Aïni n'est pas dominée par un homme, mais par sa misère. Elle accepte son existence, ressent, rêve. Elle bouleverse l'expression empirique qui dit que la femme est un bijou précieux que l'on enferme dans un étui en velours. Aïni est à la hauteur de sa responsabilité. Les gens riches, hommes et femmes, dédaignent les plus pauvres et s'alignent avec les Français contre leur propre peuple, tandis que les pauvres sont solidaires avec les plus pauvres comme les mendiants qui envahissent la ville. Sur un autre plan, on peut considérer les disputes de Mama et Zhor avec leur mari comme un geste de révolution malgré le fait que ça se termine au profit du mari puisqu'à la fin toutes les deux seront massacrées.

Nous avons pu voir que l'image de la femme dans la trilogie reste une image de femme maghrébine traditionnelle. Une femme dont la description est toute à fait exotique pour le lecteur français auquel les trois œuvres sont adressées. Dans la société algérienne la femme reste toujours mineure à l'égard de la société et de la loi. Sous l'influence de la nécessité économique la femme est laissée à son sort. Si la femme algérienne a pu acquérir une place dans sa société c'est grâce à ses efforts personnels, c'est elle qui doit prendre l'initiative d'un changement éventuel. Mais souvent la femme ne peut bouger ou avancer sans être aidée par un homme de son entourage ce qui implique que la femme est encore loin d'être sans tutelle. Les exemples de femmes donnés par Mohammed Dib dans sa trilogie montrent bien leur situation de femmes exclues ou marginalisées.

7. Bibliographie

Amhis-Ouksel, Djoher, *Dar Sbitar*, Casbah Édition, Alger, 2006.

Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, tome II, Éditions Gallimard, Paris, 1949

Bonn, Charles, *Lecture présente de mohammed Dib*, ENL. Alger, 1988.

Déjeux, Jean, *La littérature Algérienne contemporaine*, Presses universitaires de France., coll. Que sais-je ?, n° 1604, Paris, 1979.

Déjeux, Jean, *Femmes d'Algérie, Légendes, Traditions, Histoire, Littérature*, La Boîte à Documents, Paris, 1987

Dib, Mohammed, *La grande Maison*, Éditions Dahleb, Éditions Bouchène, Alger, 1995

Dib, Mohammed, *L'incendie*, Éditions Dahleb, Éditions Bouchène, Alger, 1995.

Dib, Mohammed, *Le métier à tisser*, Éditions Dahleb, Éditions Bouchène, Alger, 1995.

El Farri, Abdelslam, *La représentation de l'ambivalence vis-à-vis de l'islam Le roman maghrébin et subsaharien. Regardcroisé*, VDMVerlag Dr Müller, Saarbrücken, Allemagne, 2008.

Fragnière, Jean-Pierre, *Comment réussir un mémoire*, Dunod, Paris, 1996.

Khadda, Naget, *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse*, Édisud, Aix-En-Provence, 2003.

Meynier, E. *Étude Sur L'islamisme Et Le Mariage Des Arabes En Algérie (1868)*, Réédition Kessinger Publishing's, La Vergne, USA ; 2010.

Oumerzouk, Sabrina, *Essai d'une étude de la condition et des rapports homme-femme en Algérie à travers une approche socio-historique*

<http://www.dhdi.free.fr/recherches/etudesdiverses/memoires/oumerzoukmemoir.htm>

Article:

Benlloula, Nasira, « Il y a un an disparaissait Mohammed Dib », Liberté, 5/5/2004, Édition 3528, www.liberte-algerie.com/edit.php?id=23657.

M'rabet une enfance singulière . Édition Balland. Article sans nom d'auteur publié sur le site internet : <http://www.afrik.com/article5901.html>.

Site internet:

Le verset du coran « Les femmes » 4 : 34

<http://www.youtube.com/watch?v=QAYQj5euJi8&feature=related>

Œuvre consultées:

Déjeux, Jean, *Mohammed Dib écrivain algérien*, Éditions Naaman, Québec, Canada. 1977.